

Actualité de la Pentecôte

La Communauté sous le signe de l'Individualité

Par Friedrich Benesch

Conférence donnée à Stuttgart, à la Pentecôte 1975 et traduite de l'espagnol

Très chers amis,

Nous sommes aujourd'hui à la veille de la Pentecôte. Le cadre originel de cette fête, son archétype, tel que le décrit le Nouveau Testament dans les "Actes des Apôtres", nous fascine immédiatement: ce souffle de vie d'une présence spirituelle vivante, répandant des langues de feu qui descendent sur la tête des personnes présentes et pénètrent dans les coeurs, éclatant en flammes, donnant naissance à la parole humaine pure, exprimée par le Je libre de l'homme! Cela respire la vie. Cependant ce souffle, cette lumière, cette libération, ne se sont pas présentés de manière spontanée. Ils se sont produits comme une conséquence d'une profonde affliction et d'une profonde angoisse. L'inspiration, l'illumination, étaient le résultat d'une crise, d'une catharsis dans les âmes des disciples.

On ne peut pas célébrer une fête de Pentecôte sans ressentir que l'action guérissante de l'Esprit doit être précédée de quelque chose qui la définit. Cet esprit a deux noms, il est le Guérisseur, mais aussi l'Esprit de Vérité ; à savoir l'esprit de cette vertu puissante qui illumine, non seulement du centre même de la lumière, mais verse aussi sa clarté jusqu'au centre même de ce qui se trouve dans les ténèbres.

Durant les dix jours séparant l'Ascension et la matinée de Pentecôte, les Disciples se sont sentis de plus en plus désespérés, de plus en plus abandonnés et désespérés bien plus que lorsqu'ils furent dispersés, au moment où le Christ fut pris. Parce que la désolation qu'ils avaient expérimentée après Sa capture, ils avaient pu y faire face par quelque compréhension. Ils avaient vécu l'inexplicable, l'inattendu, et pourtant ce fut une réalité concevable. Tandis que le Sauveur passait par la mort, ils se dispersèrent, en restant isolés dans leur désolation. Rapidement, après la Résurrection, l'expérience spirituelle de Sa présence a évolué en une expérience continue; ils crurent que le paradis était descendu sur la Terre pour y rester éternellement.

Cette condition ne dura cependant que quarante jours. L'Ascension du Christ ressuscité les laissa une fois de plus désespérés, et cela devint pour eux la perte de ce paradis, une perte vécue d'une manière incomparablement plus tragique que lors de l'arrestation du Seigneur. L'unique chose qui les tint debout durant ces dix jours

de désolation qui suivirent, ce fut une capacité de supporter patiemment la résignation et la tristesse. Ce n'est qu'ensuite qu'eurent lieu les faits de la Pentecôte.

Ce que vécurent les disciples, ce jour-là, fut le commencement de quelque chose qui allait perdurer, quelque chose qui présenta d'emblée son cadre archétypique valable pour les millénaires postérieurs. Ce qui se produisit dans les âmes des disciples se caractérise par trois processus psycho-spirituels fondamentaux. Provoquée par l'expérience profonde de désolation et d'abandon total, une activité psycho-spirituelle se réveilla en chacun d'eux qui commença à leur rappeler tout ce qu'ils avaient vécu sur le plan sensoriel-terrestre aux côtés de l'Être Divin, pendant sa manifestation humaine sur la Terre. À présent, les paroles qu'Il leur avait adressées, répandirent une lumière sur ces souvenirs, rendant possible leur compréhension.

L'effervescence des images engendra en chacun d'eux le sentiment d'une union très profonde avec le Rédempteur, tout en allumant la flamme d'un amour spirituel d'une très grande pureté au plus profond de leur cœur et une expérience d'union avec son propre être éternel, avec sa propre individualité éternelle. La lumière de cette flamme avait éclairé toutes les rencontres avec le Christ ressuscité, qu'on leur avait accordées durant les quarante jours qui séparent Pâques de l'Ascension. Ensuite, illuminés par cette splendeur et cette ardeur, il éprouvèrent le plein éveil de la conscience spirituelle, en se rendant compte de la signification transcendante et essentielle de tout ce qu'ils avaient vécu avec le Seigneur au cours de sa vie terrestre. En une inspiration directe, ils comprirent Son être, Sa vie et Son oeuvre. Ils prirent pleine conscience de qui est cet Être. L'élévation de son être propre permit à chacun d'expérimenter d'une manière plus individuelle, l'union de tous en communauté avec l'être divin. En même temps, leur libération déjà réussie leur permit aussi d'exprimer de manière individuelle ce qu'ils avaient compris. Dans la parole, ils vécurent l'harmonie entre la cognition qui illumine et le sentiment qui réchauffe. Tel fut ce qui leur donna la pleine puissance pour parler de manière à ce que chacun des auditeurs se sentît touché au plus profond de son être. Un futur éternel avait commencé à se manifester. C'est dans cette forme que se présente depuis des millénaires devant l'humanité l'archétype de l'événement de la Pentecôte comme image de l'individualité la plus autonome, sous un ciel de communauté inspirée et d'éternité dans l'esprit : passé, présent, futur.

Cet archétype s'est cependant obscurci. Le contenu du Christianisme s'oculta selon les nécessités évolutives de l'humanité. Le Christianisme devait initialement pénétrer, non tant la vie cognitive, mais bien plus la vie affective et volitive des hommes, en leur donnant plus de profondeur et d'intériorisation en foi et amour. Cette évolution eut son apogée dans le Christianisme médiéval. La force de foi des scolastiques, la profondeur fervente des mystiques et la religiosité pieuse des moines, ont ouvert les cœurs humains pour que le Christ vive et s'enracine profondément en eux. Mais, quelques initiés seulement maintinrent la connaissance et la compréhension réelles du Christ et Ses cheminements divins depuis le monde spirituel, en passant par l'expérience de la mort pour entrer dans l'humanité et dans

l'entité globale de la Terre. Tandis que la grande masse des Chrétiens cherchait son Sauveur au moyen d'un amour soutenu par la foi.

Cependant, dans la même mesure où l'humanité développait les forces de la pensée, avant tout en connexion avec le progrès de la philosophie et de la science naturelle, une époque s'approcha dans laquelle la relation de l'homme avec le Christ se mit à dépendre de manière croissante de la compréhension des Mystères du Christianisme. Cela veut dire que l'on doit désormais trouver pour les problèmes religieux des réponses qui ont leur origine dans une cognition du suprasensible, au lieu de les trouver dans les doctrines traditionnelles, plus ou moins dogmatisées.

Un nouveau commencement réussit dans ce domaine au début du 20^{ème} siècle. Et on peut soutenir en pleine responsabilité qu'il facilitera à l'avenir la recherche des réponses inspirées par l'esprit du Christianisme, aux interrogations aussi fondamentales que celle relative à l'individualité et à la communauté.

Vous voyez, chers amis, c'est justement en célébrant la fête de Pentecôte que nous avons l'obligation intrinsèque de regarder comment se manifesta, au commencement du siècle (dernier, ndt), la lumière spirituelle dans toute sa plénitude, au travers de l'Anthroposophie et de son fondateur. Il n'est pas possible de célébrer la Pentecôte à notre époque, sans avoir pleine conscience de cet esprit qui a commencé, depuis deux mille ans d'histoire chrétienne, de faire une réalité de ce que le Rédempteur annonça quand il dit :

«J'ai encore beaucoup d'autres choses à vous dire, mais vous ne pouvez pas les supporter pour l'heure. Quand l'Esprit de vérité viendra, Il vous guidera vers toute la vérité; car il ne parlera pas pour son propre compte, mais il dira tout ce qu'il entendra, et il vous annoncera les choses à venir.» (Saint Jean 16, 12-13).

On ne peut célébrer la fête de Pentecôte en conformité avec les temps actuels que si l'on n'hésite pas à regarder sans préjugés la lumière offerte à notre époque depuis la sphère spirituelle, celle de l'Esprit Saint et de la Vérité, sous forme de révélations par l'entremise de l'initié chrétien.

Le concept « d'initié » s'est perdu de nos jours. L'actuelle conscience intellectuelle et scientifique, matérialiste, trouve extrêmement difficile de s'imaginer qu'il existe des personnes qui, par leur destin, leur préparation et leur mission, atteignent une capacité de cognition suprasensible qui leur permette, non seulement de voir et d'entendre avec des yeux et des oreilles spirituels dans le monde spirituel, mais encore de comprendre et d'interpréter correctement, au moyen d'une intelligence supérieure, ces expériences suprasensibles qui sont l'authentique renouvellement de la Pentecôte. Ces personnes là, on les appelle des initiés. Rudolf Steiner apparut comme tel dans l'humanité au début du siècle (dernier, ndt). Quand on apprend à recevoir sans préjugés les révélations transmises par lui, on peut ressentir concrètement qu'en lui, apparut l'initié du Christ au vingtième siècle en vertu d'une

mission par le Christ Lui-même. Il nous incite à rechercher quelles réponses l'Anthroposophie est capable d'offrir au problème de l'individualité humaine et de la communauté humaine; des réponses qui soient en accord avec le monde spirituel et qui naissent d'un esprit de Pentecôte. Ce qui provient de la sphère du Christ vivant et présent, illumine en vérité, parce que cela déverse la lumière dans les régions de notre conscience terrestre-humaine obscurcie par le processus évolutif de la Terre mentionné précédemment.

Nous pouvons nous demander pour le moment: Est-il justifié de parler d'individualisme au jour d'aujourd'hui? Certes, à l'époque moderne, on a placé absolument tout sous l'égide de l'individualité. Il suffit de considérer un instant la figure de Martin Luther: «*J'y suis et j'ai à le faire...*». Si nous considérons la force du Je de Luther, ou l'expérience du Je de Descartes, ou la recherche philosophique de l'expérience pure du Je de Fichte, ou les paroles poétiques de Goethe sur "Le bonheur sublime des enfants de la Terre", nous devons toujours constater que dans l'humanité de l'Occident, l'expérience de la propre individualité autonome surgit comme quelque chose d'une grande transcendance. Le cadre probablement le plus extrême de l'individualisme, c'est Max Stirner qui nous le fournit avec sa formulation: "L'individu et sa propriété". On peut concevoir l'individualisme éthique présenté par Rudolf Steiner dans son livre "La Philosophie de la Liberté", comme une espèce de résumé de toute cette évolution. Le feu du Je, l'ardeur de l'individualité humaine se rendant progressivement indépendante, ne se laisse plus éteindre. Cependant, nous avons d'un autre côté l'impression que l'égide de l'individualisme est menacée, menacée par le problème de la communauté, problème qui renferme des nécessités humaines d'une égale ferveur. Vivre sous l'égide de la société, la société de masse, la société industrialisée, etc., sous l'égide du socialisme (au sens historiquement large, et non dans son sens « politique », ndt): Cela ne signifie-t-il pas que l'individualisme doit disparaître ?

Avec cela, la difficulté est en effet déjà tracée d'une façon bien nette. En conformité avec l'individualisme, chaque individu s'entête en effet à orienter tout ce qui l'entoure, selon un schéma représentatif centripète: êtres humains, animaux, la nature et le monde des choses, en essayant de l'expérimenter entièrement de son point de vue et par rapport à lui, et de le manipuler comme une individualité libre et responsable. Mais, pendant ce temps, la société exige tout le contraire: le renoncement à l'isolement individuel, à la primauté de l'individu, ceci en faveur de la masse, du "tout". Si maintenant on demande à l'Anthroposophie: Que nous dites-vous des capacités éventuelles et des énergies sociales humaines?, la réponse exige de commencer aussitôt la catharsis. Parce que l'investigation suprasensible permet, pour ce qui est de la vision de l'être humain, de jeter une lumière (une lumière crue, en effet ! ndt) sur des processus extrêmement intimes et profonds dans la vie de l'homme qui sont capables de combler la psychologie moderne, la psychologie du latent. Cette science spirituelle, quand nous l'interrogeons sur l'individualité et la société, peut nous signaler que l'essence vraie de l'individualité se comprend

seulement si on l'appréhende comme un « Je », c'est-à-dire comme une entité purement spirituelle qui, avant la conception terrestre et la naissance, existait déjà dans le monde spirituel, et qui s'est incorporée, tel un être humain sur la Terre, au sein des enveloppes offertes par l'hérédité et la conception. En conséquence, il est bien amer d'écouter la réponse à la question sur la sociabilité de cet individu: c'est simplement que l'homme moderne, comme être humain sur la Terre, **est actuellement avant tout un être antisocial !**

Rudolf Steiner, grâce à sa cognition suprasensible, éclaira l'origine cachée du problème. En novembre et décembre 1918, il traque cette problématique sociale jusqu'au plus profond de l'être humain individuel, dans une série de conférences qui furent éditées ensuite sous le titre: "L'exigence sociale fondamentale de notre époque", "Dans la situation changée de nos temps", « L'origine spirituelle du problème social ». Dans ces conférences il dit: *« Avant tout, l'être humain n'est pas un être simple, et encore moins dans son rapport avec le social. Justement, pour ce qui concerne le social, il aimerait mieux ne pas être l'homme qu'il est; il préférerait être bien différent. On peut dire: l'homme s'aime énormément lui-même. Certainement que l'on ne peut nier que l'homme porte un amour démesuré à lui-même. Et c'est par cet amour de lui-même que la connaissance de soi devient pour lui une source d'illusions. Par exemple, l'homme n'aime pas admettre qu'en réalité il est une personne sociale à moitié seulement, et une personne antisociale pour l'autre moitié. Pour ce qui est de la connaissance de l'homme du point de vue social, c'est une exigence fondamentale et nécessaire d'admettre de manière objective et décidée que l'être humain est à la fois social et antisocial. C'est facile de dire: je m'applique à devenir une personne sociale; en outre, il est nécessaire que nous nous appliquions parce que nous ne réussirons jamais correctement une coexistence absolue avec nos semblables sans être des personnes sociales; mais dans le même temps, il se trouve dans la nature humaine, une tendance à lutter continuellement contre l'élément social et à rester en permanence un être antisocial ».*

Cette description, que Rudolf Steiner nous donne, se préoccupe en premier lieu de ces processus qui troublent la façon d'envisager le problème social au sein de l'être humain. La source des illusions, pour ce qui se réfère à une connaissance de soi authentique, c'est l'égoïsme, l'amour dirigé vers soi-même. Cependant, quand le voile se lève sur l'acte décisif de connaissance de soi, tel que Rudolf Steiner a réussi à l'accomplir, la perspective se découvre, laissant apercevoir une science qui satisfait à l'exigence fondamentale de notre époque. Où peut-on enquêter au sujet de l'individualité et de la communauté? L'histoire ne nous vient pas en aide, ni les théories sur la descendance humaine, mais il faut commencer la recherche dans le for intérieur de l'être humain actuel, au moyen de la connaissance de soi. Étant donné que chaque personne est, de par sa nature même, autant sociale qu'antisociale, aucun groupe humain, ni aucune classe sociale, n'a le droit de revendiquer "le social" comme étant de son ressort exclusif, ni de diffamer d'autres groupes humains à ce propos. Concrètement, où se trouve donc l'élément antisocial dans l'être humain et où

se déroule, d'un autre côté, le social en lui, c'est-à-dire, ce qui lutte pour réaliser la communauté ?

La Science Spirituelle, quand elle se consacre à l'étude de l'homme, envisage la vie humaine psychique (ou animique, ndt) dans toute son étendue. En celle-ci, quatre aspects distincts peuvent se différencier: vie de perception, vie de réflexion, vie de sentiment et vie de volonté. La question est: Qu'arrive-t-il lors de la production d'un acte social fondamental? Qu'arrive-t-il au fond de chaque rencontre humaine? Parce que tout processus "social" est, dans un certain sens, une rencontre, et peut seulement devenir une réalité du fait de la prise de conscience mutuelle des deux personnes ou plus qui se rencontrent. Cette perception mutuelle entre un "Je" et un autre, a la propriété d'être absolument directe. L'organe qui effectue cette perception du Je étranger est un sens spécial, le "sens du Je" (d'autrui, ndt). Mais pour avoir une rencontre réelle avec le Je de l'autre personne, le Je qui perçoit doit nécessairement se plonger pendant une fraction de seconde dans le Je perçu; de la même façon que le regard de l'oeil doit se livrer à la lumière s'il désire percevoir le monde. Toutefois, une différence fondamentale se présente ici: la lumière, pour être un processus cosmique objectif, éveille autant la vue de l'oeil qu'elle éveille le Je qui perçoit au moyen de celui-ci; par contre, le regard du Je devant le Je du prochain, par suite qu'il plonge, non pas dans quelque chose d'objectif, mais bien de subjectif, et que c'est là, à l'égal de la personne qu'il perçoit, une entité autonome avec le désir véhément de "s'affirmer soi-même". Cela veut dire que la personne que je veux percevoir, endort, elle aussi en réaction pendant une fraction d'instant, justement cette partie de mon Je où s'effectue la perception. Cependant, étant donné que moi-même je suis un Je, parce que je me confirme comme un être doté de volonté, je me défends contre cet endormissement; à savoir qu'à mon tour, je suscite de la répugnance au Je étranger. Cette analyse qui clarifie une situation, en général inconsciente, démontre d'un côté que le processus social, c'est-à-dire l'union et la rencontre avec le Je étranger, est en réalité un état de rêve, et d'un autre côté, que l'affirmation de soi, qui est l'insomnie, est déjà dans la perception du Tu, l'acte archétypique de l'élément antisocial dans l'être humain. Parce que toute affirmation de soi est de par elle-même antisociale. Pour cela, Rudolf Steiner, en décrivant ainsi la manière dont fonctionne le "sentiment du Je", formule de la même manière la difficulté de comprendre la problématique fondamentale de l'énigme sociale: *«Cela se comporte ensuite comme l'oscillation d'un pendule: notre endormissement dans le Je de l'autre, puis notre réveil dans le nôtre, résultant à son tour de nous faire endormir dans le Je de l'autre, pour en revenir à nous réveiller dans le nôtre même. Toutes les fois que nous nous confrontons à une autre personne, a lieu ce processus compliqué d'oscillations entre notre endormissement dans le Je étranger et aussitôt notre réveil dans notre Je à nous. Il s'agit d'un processus à l'intérieur de notre vie de volonté, et comme nous ne sommes pas conscient(e)s de celle-ci, nous ne prenons pas non plus conscience de cette oscillation...*

... Vous reconnaissez dans ce va-et-vient entre l'endormissement dans l'autre et le réveil en soi-même, l'élément basique ou disons, l'atome de la coexistence sociale des hommes. C'est le principe de tout ce qui se développe comme vie sociale d'homme à homme. Nous voyons alors que cet élément fondamental, et avec lui toutes les formes compliquées de la vie sociale, reposent dans cette partie-là de notre être qui est endormie, même durant notre vie de veille. Par essence, la vie sociale est tout au plus quelque chose qui, à l'intérieur de l'homme, se trouve dans un état de rêveries, même quand il est éveillé; l'être humain dans sa vie sociale, ne vit pas une vie pleinement éveillée. C'est pour cela que dans la vie courante il se heurte à tant de difficultés pour comprendre le social, puisque il ne le fait pas à l'état de vie de veille complète, il est bien plus dans une vie de rêves, et parce que, dans le fond, pour nous maintenir intérieurement debout, il faut toujours que nous nous défendions contre le sentiment social, contre le fait de se sentir à l'intérieur de l'autre».

Une fois que nous reconnaissons cela, il est évident que le même processus intérieur se répète avec des variations également dans les trois autres activités basiques de l'homme: dans le penser, le sentir et le vouloir. Objectivement, il peut continuer en disant: *«En ce qui concerne le penser et la vie des représentations, il faut avant tout être conscient que tous deux constituent une source importante de l'élément antisocial. Quand l'homme pense, c'est un être antisocial»*. Parce qu'il ne cherche pas seulement, comme dans la perception du Je, à se maintenir pour ne pas se dissoudre dans l'autre, mais il désire aussi se maintenir éveillé dans son propre penser et sa vie représentative, pour ainsi s'affirmer dans sa propre activité de réflexion et de représentation. De plus, pour pouvoir communiquer avec un autre être humain au travers des pensées, nous devons nécessairement céder cette indépendance, étant donné que dans la relation mutuelle qui se forme entre nous deux, se présente une tentative inconsciente de comportement social, chose qui n'est nonobstant réalisable que partiellement, quand nous endormons mutuellement le propre monde de nos idées. Ce faisant, au fond, on ne continue pas de penser. Mais si je veux recommencer de penser, j'expérimenterai alors que l'autre endort mon penser et, immédiatement, je me rebelle contre une telle situation. Un tel comportement est antisocial. Observez avec attention ce qui se passe dans toute discussion. Quoique le processus ne parvienne pas à *«la conscience courante, il agit en l'homme comme une impulsion antisociale. En un certain sens, toute personne nous fait face, tel un ennemi de nos idées, un ennemi de notre penser»*. Et plus tard, Rudolf Steiner caractérise, sous une forme qui peut surprendre, la réalité du social comme un état de rêve: *«Ici seulement, la Science Spirituelle peut parvenir à la vérité au sujet des choses. Parce qu'elle seule peut répondre en toute connaissance de cause aux questions suivantes: Comment nous situons-nous en réalité en tant qu'hommes face aux autres? Quand s'établit la relation correcte, pour le dire ainsi, entre un être humain et un autre pour ce qui est de la conscience ordinaire et de la vie quotidienne normale? Une relation mutuelle correcte entre les hommes*

résulterait indubitablement dans une organisation sociale convenablement organisée. Mais j'ai ici le fait particulier que la relation directe d'homme à homme ne réussit que dans le rêve; on peut être d'avis que cela est un malheur, mais celui qui comprend dit, lui, que c'est une nécessité. C'est seulement quand nous dormons que nous réalisons une relation correcte et sincère d'homme à homme. Dans le moment où se paralyse en nous la conscience normale du jour, ou bien quand nous nous rencontrons en étant endormis, sans rêver, entre l'endormissement et le réveil, que nous sommes des individus sociaux; je parle en rapport avec la vie de réflexion, avec le penser.

Dans le moment où nous nous éveillons, nous commençons à développer des impulsions antisociales par notre activité de réflexion et par notre penser. Imaginez-vous alors, combien les relations se compliquent dans la société humaine, par le fait que l'être humain ne se comporte convenablement avec les autres que lorsqu'il dort.»

Plus loin, il précise que cela vérifie le fait «*que sans prendre en compte l'aspect psychique (relatif à l'âme, ndt), à savoir le fait que l'être humain est une entité qui sait penser, il est impossible de dire quelque chose sur le problème social, étant donné que celui-ci touche la sphère la plus intime de la vie de l'homme. Et celui qui n'a pas présent à l'esprit que l'homme, quand il pense, est simplement en train de développer des impulsions antisociales, ne trouve aucun éclaircissement sur le problème social. Quand nous dormons, il est facile de construire le pont vers les êtres humains parce qu'alors, déjà de nous-mêmes, nous sommes endormis. Tandis qu'éveillés, la personne que nous rencontrons aspire à nous endormir pour rendre possible la construction du pont vers nous, et nous de la même façon avec elle. Et autant elle que nous, sommes obligés de nous défendre pour éviter que l'on nous prive de notre conscience de réflexion au sein de notre relation mutuelle».*

On pourrait maintenant tirer la conclusion que seulement dans sa vie de réflexion l'homme se voit contraint à être antisocial, et à demeurer éveillé, pour conserver ses pensées propres, idées et discernements. Bon, et alors: Quelle est la situation pour ce qui est de la vie affective? Avec ses merveilleuses forces de sympathie et d'antipathie, avant tout de sympathie, la vie affective, ne devrait-elle pas former un élément social? Dans la conférence mentionnée, Rudolf Steiner éclaire la situation respective. Et il dit: «*L'activité affective entre une personne et une autre a une particularité paradoxale. Elle tend, pour le moment, à nous concéder une impression falsifiée de l'autre personne. Pour ce qui est de la relation de personne à personne, la première tendance dans le subconscient humain consiste toujours dans la création d'une impression frelatée; et il faut que toute la vie nous combattions d'abord ce faux concept. Qui connaît la vie remarquera facilement que des personnes, dépourvues de l'inclination à se rapprocher avec intérêt de leurs semblables, renâclent au fond contre tous; elles finissent toujours tout au moins en reniant et en se fâchant. C'est caractéristique de beaucoup de gens. Pendant un moment, une personne ou une autre leur est agréable, mais ensuite quelque chose de*

typique s'éveille dans la nature humaine et ces gens commencent à leur chercher des manques, des défauts, des choses à renier. Souvent, ils ne savent même pas ce qu'ils ont contre elle, parce que tout cela se produit majoritairement dans le subconscient. La cause est simplement que le subconscient tend à falsifier l'image que nous nous formons du prochain. Ensuite, après avoir connu plus intimement l'autre individualité, nous nous rendons compte qu'il faut gommer les falsifications dans l'image formée initialement. Quoique cela semblât paradoxal, ce serait une bonne règle de vie (il est évident qu'il faille avoir les exceptions à l'esprit) d'être toujours disposés à corriger l'image du prochain fixée dans le subconscient et à continuer d'en corriger continuellement les détails. Parce que ce subconscient a toujours tendance à juger les gens selon les sympathies et les antipathies. La vie elle-même nous incite à cela. Ainsi comme la vie nous invite à être simplement des individus de réflexions et par conséquent antisociaux, elle nous invite aussi à juger sur la base des sympathies et antipathies; et ce que je dis ici sont des réalités. Chaque critère induit par des sympathies ou des antipathies est falsifié. Il n'y a pas de critère véridique ou correct, quand il est formé sur la base de la sympathie et de l'antipathie. Et à cause de cela, parce que le subconscient dans sa sphère affective, est toujours dirigé par des sympathies et des antipathies, il nous projette, en toutes circonstances, une image falsifiée de notre prochain...

Pour cette raison, il est d'une importance extrême d'étudier la vie affective de l'homme du fait qu'il est antisocial. Tandis que la vie de réflexion est antisociale du fait que l'homme doit se défendre contre l'endormissement, la vie affective est antisociale du fait que l'homme projette dès le début des courants émotionnels illicites dans la vie sociale, parce qu'il établit son contact avec le prochain sur une base d'antipathies et de sympathies. Tout ce qui provient de l'homme au travers de ses sympathies et de ses antipathies, a d'avance la propriété d'introduire des courants vitaux antisociaux dans la société humaine. Aussi paradoxal que cela paraisse, on pourrait dire qu'une société serait seulement réalisable sous une forme sociale quand les hommes cesseraient de vivre en étant sujets aux sympathies et antipathies. Mais alors, ils ne seraient plus des êtres humains. Vous pouvez donc déduire encore une fois de tout ça que l'homme est un être à la fois social et antisocial, et pour autant, ce qui se qualifie comme « Problème social » doit envisager de s'occuper des intimités de la personne humaine. Dans le cas contraire, on ne parviendra jamais à une solution du problème social en tant que tel, dans aucune époque que ce soit.»

Il faut considérer la description que donne l'investigateur du spirituel dans son texte original, pour saisir en pleine clarté la composante antisociale qui vibre dans tout ce qui est vie affective; et l'on ne peut éviter de poser la question: D'où provient donc la falsification de l'image du prochain? Ici aussi la Science Spirituelle apporte un éclairage sur la situation. Elle décrit comment, au fond, la vie affective de l'homme s'écoule de telle manière qu'il ne ressent pas seulement, mais il se rend aussi compte de ce qu'il ressent, de ce que lui-même a comme sentiments et

émotions, et dans ce processus, l'homme « se ressent », donc se perçoit lui-même. Tout le temps, tandis que nous partageons avec le prochain ce qu'il ressent, vibre au fond de notre cœur ce que nous ressentons pour nous-mêmes; de sorte que les sentiments sublimes et magnifiques, peuvent être mélangés avec ce qu'on ressent en soi, qui nous est propre et également intense. La compassion, qui a pourtant l'air plus altruiste, peut être pénétrée par la plus puissante des satisfactions égoïstes. J'ai ici la racine même de la première subjectivité de l'homme; nous pouvons aussi l'appeler « autocentrisme ». C'est cela qui, dans une forme émotionnelle, falsifie l'image du prochain en faveur de sa propre image expérimentée simultanément.

On a du mal à reconnaître que l'autre, cependant ne peut être parfait, comme nous ne le sommes pas plus (ou pas du tout, ndt) nous-mêmes. Par conséquent, nous ne pouvons pas nier non plus, en relation avec la vie affective, l'élément antisocial dans notre rapport avec d'autres personnes. Vu notre tendance antisociale, il faudrait que nous cessions réellement de nous faire des images des autres sur la base de la sympathie et de l'antipathie. Mais la nature humaine s'oppose à cela. Par conséquent notre vie affective ne favorise pas, pour le moment, une conduite vraiment sociale.

Or, si déjà pour la sphère de la vie affective, il faille éclairer l'origine de la composante antisociale en la cherchant dans les profondeurs occultes de l'être humain, cela vaut d'autant plus pour la sphère volitive. Notre première impression, c'est que: « Je désire faire le bien à mon prochain, et c'est ce que je fais. Par conséquent, je suis social ». Mais qu'est-ce qui se passe en réalité dans la sphère volitive? Nos sympathies et antipathies affectent ou déterminent notre conduite en formant des inspirations subconscientes dans lesquelles agit à un degré plus ou moins grand l'amour. La situation véritable exposée ici par la Science Spirituelle à la pleine lumière de la conscience, doit être, pour toute personne qui réfléchit, la plus perturbatrice qui soit. L'illusion pour ce qui est de la connaissance de soi, que nous commentions précédemment, est encore plus grande dans la sphère de notre vie volitive parce qu'elle se déroule au plus profond de l'inconscient de l'âme humaine. Par conséquent, Rudolf Steiner affirme: *« Pour ce qui concerne l'amour, l'homme succombe à la forme la plus absolue, à l'erreur la plus démesurée; il a la nécessité plus grande encore de se corriger, que pour ce qui se rapporte à la sympathie et à l'antipathie commune. Parce que, aussi étrange que cela paraisse à notre conscience normale, c'est un fait certain que l'amour qui se manifeste entre une personne et une autre, s'il n'est pas spiritualisé (et c'est très rare encore dans la vie quotidienne; je ne me limite pas ici à parler seulement de l'amour sexuel ou de celui qui s'enracine dans le sexe, mais bien de tout sentiment d'amour entre êtres humains), s'il n'est pas spiritualisé, donc, en réalité ce n'est pas de l'amour, sinon qu'il ne représente que l'image que nous nous faisons de l'amour, laquelle n'est, en général, rien de plus qu'une illusion énorme (monstrueuse, parfois même..., ndt). Parce que l'amour que l'être humain croit développer pour une autre personne, les hommes étant ce qu'ils sont sur cette Terre, a coutume de n'être en général que de*

l'amour à l'égard de soi-même, l'égoïsme. L'homme croit aimer l'autre, mais en réalité, dans ce sentiment ne se révèle que l'amour de soi-même. J'ai ici une source de l'élément antisocial qui est de plus, par nécessité, la source d'une énorme automystification. Nous pouvons prétendre nous abandonner à un amour débordant à l'égard de quelqu'un, mais en réalité, au lieu de l'aimer la seule et unique chose que nous aimons, c'est l'union psychique (qui se réfère à l'âme, ndt) avec la personne concernée... C'est là un secret de la vie qui a une importance infinie, parce que dans l'illusion sur cet amour, qui se croit amour authentique, mais qui n'est qu'amour de soi, c'est-à-dire qu'un égoïsme déguisé (et pratiquement tout ce qui entre les hommes se qualifie « d'amour » en réalité, c'est de l'égoïsme déguisé) nous avons l'origine des impulsions antisociales les plus puissantes et les plus vastes que l'on puissent imaginer. Cet égoïsme déguisé d'amour est ce qui transforme l'homme en un être antisocial par excellence. ».

Chers auditeurs, il est impossible d'éclairer ces faits sans l'esprit de la vérité et sans la responsabilité à l'égard de la vérité qui surgissent de ce que nous enseigne la Science Spirituelle. En faisant consciemment des recherches sur les forces et règles de conduite qui régissent les profondeurs occultes des sphères perceptive, réflexive, affective et volitive de l'homme moderne, nous trouvons un tableau très clair, et même s'il l'est du point de vue instinctif, c'est pour le moment quelque chose de difficile à accepter. Il faut passer par l'expérience que nous tombons là sur quelque chose que non seulement nous ne pouvons pas comprendre normalement, mais sur des faits que notre conscience même, dans son labeur de développement, n'accepte pas non plus sous la forme dans laquelle ils se présentent. J'utilisai au début de cet exposé les mots de « crise » et de « catharsis » comme conditions préalables pour une célébration de Pentecôte pleine de lumière. Ici, nous les avons bien présentes. De toutes nos forces, nous désirons la communauté avec nos semblables. Nous voulons être sociaux. Mais cette intention se démasque comme un désir illusoire, et au plus que nous essayons d'accepter cette vérité, cela nous amène à admettre et à reconnaître que nous sommes des êtres antisociaux. C'est une amère acceptation, et elle continue de l'être tant que, ayant réussi à l'accepter, nous ne convenons pas de nous poser deux questions. La première est: quel sens a donc le fait que les choses soient bien ainsi? et la seconde d'importance égale: Quel cheminement pouvons-nous suivre pour développer dans *ces* sphères-*là* de notre nature humaine dans lesquelles nous sommes des êtres antisociaux, la force sociale qui rendra possible la communauté, mais la communauté qui précisément se dresse sous l'égide de l'individualisme? La Science Spirituelle répond aussi à la première question, en indiquant que le progrès de l'humanité consiste à développer des capacités et des forces déterminées à des époques déterminées. C'est pour cela qu'elle se réfère à notre époque en la qualifiant de « l'ère du développement de l'âme de conscience » dont la caractéristique est que l'on commence à développer justement les forces antisociales chez l'être humain.

Le secret de l'être humain, par opposition à l'animal, consiste précisément dans le fait que non seulement les fonctions psychiques fondamentales, c'est-à-dire, les fonctions perceptive, réflexive (réfléchie ou provenant de la réflexion, ndt), affective et volitive, sont accompagnées à des degrés divers par la conscience rationnelle, mais de plus, la conscience de soi vit au sein de cette conscience. Parce que la conscience de soi est saturée de réflexions pour autant qu'elle se réfère à elle-même comme aussi aux expériences de la vie de l'âme, toutes ces expériences peuvent se saisir en concepts, ce qui permet de les convertir immédiatement en connaissance de soi. Dans cette connaissance de soi et dans le monde de pensées qu'elle renferme, se présentent non seulement des concepts et idées mais aussi des idéaux. Le progrès de l'homme implique, bien que d'un côté, il puisse subordonner les concepts et les idées à sa subjectivité, il peut aussi, de l'autre, avec l'aide de ses idéaux, mettre sa vie psychique (qui se réfère à l'âme, ndt) au service du vrai, du bien et du beau. Cette partie-là de la vie psychique de l'homme, est capable de réussir cela, cette disposition à reconnaître le vrai comme vérité, même quand la vie psychique subjective toute entière se refuse à le faire; la même chose vaut pour le bien. Cette partie des forces psychiques humaine est celle que la Science de l'Esprit appelle « âme consciente ». Mais il surgit aussi ici un paradoxe significatif dans la vie psychique de l'homme: l'approbation absolue des idéaux, y compris des idéaux de la communauté et de la société, n'a de sens réel que lorsque l'homme lui-même, à savoir lui seul, et de par sa propre décision, embrasse ces idéaux et les déclare valables pour lui. Pour réussir cet objectif, l'homme doit être lui-même, autrement dit, il doit se différencier des autres, même dans les cas où il veut se consacrer au bien des autres. J'ai ici l'origine de la nature antisociale de l'homme mentionnée auparavant.

Nous sommes parvenus à savoir, par la Science Spirituelle, que dans l'époque où nous vivons actuellement, la tâche principale de l'homme sera toutefois, et pour longtemps encore, le renforcement de soi. De manière que, quelque peu effrayés, nous en revenons à accepter que l'objet de toute une époque doit être justement le déploiement total de l'élément antisocial. Cette époque, Rudolf Steiner la désigne comme la « cinquième époque post-atlantéenne », qui a récemment commencé dans notre histoire et doit encore durer quelques milliers d'années de plus. Dans le cycle de conférences cité plus haut, Rudolf Steiner fait aussi allusion à la question de la transcendance de notre époque. Pour ce qui est de la sociabilité et de l'antisociabilité de l'homme, il la décrit comme suit: *« J'ai ici une particularité: les qualités humaines de la cinquième époque post-atlantéenne, qui sont donc les plus essentielles, sont justement les qualités antisociales. Parce que dans cette époque, il faut que se développe la conscience qui se base précisément sur la raison. Par conséquent notre époque doit justement manifester avec une intensité maximale les impulsions antisociales, par la nature même de l'homme »*. En reconnaissant ainsi le

sens réel de l'évolution humaine, nous voyons comment elle ressort fortement, par tout ce qui se manifeste aujourd'hui dans les conflits de l'humanité sous forme de misères, de luttes, d'aspirations ardentes, d'exigences et de difficultés d'entente dans le domaine de la société et de la communauté.

Mais cette affirmation signifierait que, par conséquent, dans tous ces efforts qui se réfèrent à ce que sont société et communauté, agissent les impulsions antisociales dans l'homme avec plus de force que tout autre impulsion quelconque; elles agissent à un degré tel que dans ce qui se réfère à cette situation tout le monde s'abandonne aux plus grandes illusions, parce que simplement tout le monde n'ose pas la reconnaître. Le tableau se présente soudain que les forces antisociales, agissant de manière dissimulée, sont d'autant plus puissantes qu'elles sont d'autant moins reconnues en tant que telles, surtout dans ces hommes qui, avec le plus de véhémence encore, plaident pour le social. Qui se rend compte de ces circonstances pourra remarquer combien de fois il s'agit d'imposer les prétentions les plus sociales par les méthodes les plus antisociales. (Justement pour ces gens-là: le « communisme » en est un exemple historique par son refus de l'individualité souveraine et créatrice. ndt).

L'élément antisocial dans l'homme a justement le sentiment réel d'aider l'individualité qui, en descendant du monde spirituel, s'incarne pendant l'existence terrestre, à se transformer en une personnalité indépendante et autonome, qui a la conscience et l'expérience de soi-même. C'est la finalité de l'époque présente du développement de l'âme consciente, c'est l'égide de l'individualisme, de la liberté.

Mais avec cela, se précise la seconde question: quel est le sens de la société et de la communauté, c'est-à-dire par quels cheminements se réalise la communauté sous l'égide de l'individualisme? Nous nous permettons de soutenir qu'au fond, il est impossible de célébrer une fête de communauté, comme l'est la Pentecôte, sans pouvoir intégrer l'élément de l'individualisme.

Où se trouvent donc les impulsions sociales? Quand l'être humain est-il social? L'homme, qui vit sur la Terre, porte en lui-même une volonté fondamentale vers l'incarnation et l'individualisation, amenée depuis son existence anténatale, et qui consiste à parvenir à être quelque chose par sa propre force, à être un Je individuel, en fortifiant de manière croissante cette condition « d'être un Je ». Mais ce n'est pas l'unique chose qui le définit. Il s'en ajoute une autre, en chacun de nous, une seconde aspiration ardente, totalement distincte, qui se projette depuis notre avenir.

Dès que l'homme se distance partiellement de son incarnation individuelle, ou soit qu'il plonge dans le sommeil, et avec lui dans le monde spirituel, sa condition change complètement. La Science Spirituelle explique que dans cet état du sommeil, l'âme perd la conscience quotidienne, mais en même temps elle se libère beaucoup de ce qui, pendant la même incarnation, la limite dans l'état de veille. En se libérant, elle acquiert ainsi une opportunité plus vaste de s'unir avec les âmes des autres personnes liées à elle, en s'interpénétrant (y compris avec les âmes des défunts, bien

entendu, ndt). De sorte que l'idéal de la sociabilité se réalise quand nous dormons. Dans le sommeil, l'homme est un être social, en sentant que le prochain prend vie en son âme, au plus profond de son être. Prenons conscience qu'ici nous sommes bien assis l'un à côté de l'autre, nous nous rencontrons et nous nous regardons de l'extérieur. Pendant la nuit, toutefois, en dormant, je fais l'expérience de ce prochain au plus intime de ma propre essence, lui qui peut-être m'a profondément mis en colère, et éventuellement j'en fais même une expérience d'une intensité bien plus grande que lorsqu'a eu lieu l'emportement.

Ce qui se présente durant le sommeil en germes, fleurit après la mort. L'homme se dépouille alors de son corps, et l'âme reste libre de son lien avec l'individualisation imposée par le corps; la conscience humaine fait l'expérience d'une métamorphose passant d'une condition limitée, centripète, à une condition transcendante, libérée du corps. L'homme cesse d'observer le monde depuis une position centrale terrestre; à partir d'une conscience libérée du corps, ou depuis l'au-delà, il apprend la libre communion, en pénétrant les autres êtres et en les hébergeant dans son propre for intérieur; il vit ainsi comme une âme parmi les âmes et esprit entre les esprits. Ainsi le social en tant que tel se change en condition existentielle. Alors le prochain vit en moi de manière telle que durant tout l'espace de temps de ce qui est appelé Kamaloka (ou purgatoire, ndt), soit durant la purification de l'âme dans la première période après la mort, ce ne sont plus mes propres expériences psychiques qui forment le contenu de ma vie psychique, mais au contraire, toutes celles que les autres ont éprouvé, eux, à cause de moi. C'est précisément en cela que consiste la purification.

Nous pouvons dire, par conséquent, qu'à notre existence terrestre actuelle s'introduit doucement la réalité de ce qu'est « le social » en se projetant, depuis « l'avenir individuel » de notre existence post mortem. Par notre passé, nous sommes bien des êtres antisociaux mais le social, lui, est présent sous « forme future ». Cette question surgit comme une conséquence: Quand l'homme est-il alors un être social? Eh bien, il est social après la mort!

Pourquoi l'homme a-t-il la nécessité des forces antisociales et de se maintenir ainsi éveillé devant son prochain, et de se sentir obligé à penser par lui-même, à former des critères déterminés au moyen des éléments subjectifs de la sympathie et de l'antipathie, et à s'expérimenter lui-même jusque dans l'amour le plus profond? La Science Spirituelle constate que l'homme possède son enveloppe individuelle, son corps individuel, ses forces éthériques individualisées (ou *bioforicos*, en espagnol, soit littéralement « porteuses de la vie », ndt), sa vie psychique (ou qui se réfère à l'âme, ndt) subjective, saturée par sa personnalité et finalement à l'intérieur de tout cela, sa conscience rationnelle, réflexive, formée et élaborée par lui-même. Mais tel que l'homme s'incarne actuellement, il se sépare de son Je authentique réel. Car la Science Spirituelle fait la distinction entre le « Je conscient de soi » qui se réalise lui-même dans le corps, et le vrai « Je réel supérieur ». Ce Je supérieur est l'essence authentique de l'homme qui, dans l'incarnation, produit une unique, et à la

fois, passagère, manifestation partielle de lui-même; et après la mort, le Je supérieur peut intégrer les expériences du Je inférieur à son devenir éternel. À cause de cela, seul l'homme est conscient de cette manifestation terrestre, qui reste confinée entre la naissance et la mort. La conscience terrestre perd le lien entre son entité terrestre enchaînée à une incarnation déterminée, et sa propre essence éternelle et véritable.

Tout ce que l'homme terrestre appelle « Je », n'est rien de plus que la perception de l'image de son Je dans sa propre conscience. Ce Je même n'est pas à sa portée: il est supraconscient et subconscient. La forme, sous laquelle il s'incarne actuellement dans ses enveloppes, lui offre seulement l'opportunité de refléter en elles ce que produit une certaine impression de son propre Je, y compris une certaine conscience de celui-ci. Mais le Je essentiel a une existence bien au-delà de la conscience commune, et ne se sert d'elle qu'à la manière d'un miroir. Car si l'homme avait à sa disposition consciente son véritable Je sur la Terre, il serait lui-même le contenu entier de son existence terrestre et il ne pourrait plus se rendre compte du prochain, ni se rencontrer réellement avec le monde terrestre. Cela veut dire que, simplement, il serait incapable de rassembler des expériences, et il n'aurait plus aucun moyen d'enrichir le Je authentique par l'entremise de ce qui se reflète des expériences terrestres en direction de ce Je.

En ce qui concerne la perception du Je propre, Rudolf Steiner dit: « *Vous comprendrez, à présent, ce qu'il en est effectivement en ce qui concerne le Je. Ce Je n'entre pas du tout comme une « réalité » dans vos perceptions sensorielles, ni dans vos réflexions, mais cela demeure constamment au plus profond de la vie volitive et continue de dormir, même entre l'éveil et le sommeil de l'homme... Vous pouvez avoir la notion obtuse de posséder un Je lorsque, de la sphère volitive, monte quelque chose de ce que vous percevez comme un trou vide au sein de vos expériences psychiques (ou de l'âme, ndt). Cette perception du Je se produit comme un « négatif », comme une absence. Il est très, très important de comprendre ce fait. Il faut reconnaître la futilité de ce concept superficiel du Je que représente un grande partie des philosophies modernes. Parce que c'est seulement en comprenant les faits que je viens de détailler à fond, qu'il sera possible de saisir, c'est-à-dire de capter intérieurement, la relation entre deux êtres humains dans la vie...*

Non seulement nous nous rendons compte, justement sous une forme négative, comme je viens de l'expliquer, de notre propre Je, mais en plus nous percevons le Je du prochain. Nous ne serions pas capables de le percevoir si nous portions le Je dans notre conscience éveillée. Si cela arrivait alors, la relation d'homme à homme serait fatale: alors tous, nous irions de par le monde en portant dans notre conscience Je, Je, Je...

Et c'est justement parce que notre Je, à l'égal de tout ce qui est volitif, vit beaucoup plus au-delà de notre conscience, qu'il nous est possible de parvenir au Je de l'autre personne. Ce serait impossible, et nous prendrions conscience du Je étranger comme dans des ténèbres, si notre Je mourait dans notre conscience du jour. »

Depuis un certain temps déjà l'esprit humain a commencé à suivre la piste de ces faits intimes. Celui qui s'en rapprocha le plus fut Fichte. Avec une activité du penser tenace et une observation aiguë, il s'aperçut du fait que le chemin vers la cognition du propre Je est pour le moment un chemin négatif. Quand l'homme exclut tout ce qui, en lui ou autour de lui, n'est pas le « Je », il peut reconnaître la demeure du Je dans l'espace libre rémanent. Mais nous réalisons seulement une expérience effective du Je quand le Je est évoqué depuis le subconscient, cela veut dire, depuis la sphère endormie de la vie volitive. Le Je seulement, qui se présente comme volonté propre, opère d'une certaine façon un contact avec la propre entité réelle de l'homme.

Au début, on n'a pas la moindre idées de ces choses. Il est nécessaire de les écouter avec l'aide de l'Esprit de la vérité. Mais quand il s'agit pour nous de les analyser après les avoir reconnues, il est inévitable que l'aspiration ardente et le désir nous emportent vers une crise. L'Esprit de la Vérité nous permet de nous regarder avec la sincérité nécessaire, pour reconnaître l'élément antisocial dans notre nature et, après l'avoir admis, de formuler de façon correcte la demande sur une éventuelle réalisation d'une communauté authentique entre les hommes.

Comment pouvons-nous donc former cette force opposée à l'élément antisocial et au fait que l'homme ne porte pas en lui sa propre essence spirituelle centrale? Vers où devons-nous diriger notre regard si nous voulons développer le vrai Je, et par lui et en lui, l'élément social?

Je me permets de récapituler: le fait que nous nous rendons compte de notre propre Je par reflet seulement, engendre notre capacité de percevoir de manière sensorielle autant le Je des autres que le reste de l'univers. Comme conséquence de cela, notre perception du prochain ainsi que notre rencontre avec lui dans les domaines de la réflexion, du sentiment et de la volonté, se confondent avec nos actes d'autoaffirmation, d'autoressentir et d'une volonté pleine du vécu de soi-même. Tout cette conduite est antisociale. En face de cela: Où rencontrons-nous l'impulsion sociale? Par où commençons-nous? Il n'est pas suffisant de remarquer que l'autre existe et sous quelle forme il nous impressionne, ni comment nous l'affectons, lui. Nous avons besoin bien plus d'un point de départ pour comprendre l'existence vraie du prochain, sans perdre notre pleine affirmation de soi. Rudolf Steiner démontre que dans la sphère affective, nous pouvons rencontrer cette possibilité. On pourrait penser qu'une compréhension du prochain au moyen de pensées correctes ou d'une volonté désintéressée, conduirait le plus rapidement à une attitude sociale fondamentale. C'est curieux, mais ce n'est pas le cas! Rudolf Steiner dit: *« C'est impossible d'avoir dans notre subconscient une image véridique de notre prochain. Bien sûr que l'image est quelque fois trop favorable, mais elle est toujours formée sur la base des sympathies et antipathies, et il ne reste aucun autre recours que de simplement accepter ce fait, et, de plus, reconnaître quant à cela, que l'être humain ne peut pas être quelqu'un, mais que nous devons devenir quelqu'un. Nous en*

arrivons à la conclusion que, pour ce qui est du commerce affectif avec d'autres personnes, il faut que nous vivions dans une attitude d'attente (ou d'espoir, ce qui revient au même en espagnol, ndt). En attendant, nous ne pouvons pas nous laisser guider par l'image d'un être humain qui, surgissant du subconscient, s'impose à notre conscience, mais nous devons tâcher de vivre avec nos semblables. Cette tentative nous enseignera que l'humeur initiale, normalement antisociale, se transformera peu à peu en disposition sociale ».

« L'une des impulsions qui nous animent... c'est celle que nous suivons toute notre vie avec ce qu'en général on considère seulement comme adéquate pour la prime jeunesse: à savoir, qu'en dépit des cheveux blancs que nous pouvons avoir, nous continuions d'aller à l'école, bien entendu à l'école de la vie... Mais que notre âme ressent cette impulsion avec une force majeure, d'autant plus que nous nous rapprochons au coeur même du mouvement spirituel: il incombe réellement à l'être humain de ne pas cesser d'apprendre durant toute sa vie, s'il désire affronter les tâches de cette existence. Il est d'une très grande importance que cette conviction s'enracine en nous. Car si l'on ne s'écarte pas de la croyance erronée que l'on puisse résoudre tout, en se réunissant dans des parlements pour discuter sur la base d'attitudes et d'habiletés développées avant l'âge de vingt ou vingt-cinq ans, et qu'on n'abandonne pas ce préjugé, alors jamais on ne réussira quelque chose de salutaire en faveur de la structure sociale humaine. »

Ces paroles éclairent ce que l'on peut pratiquement formuler philosophiquement ainsi: La sensibilité pour la nature essentielle de l'autre personne, pour notre opinion sur elle, et pour ce qui nous paraît sympathique ou antipathique en elle, nous permet de prendre l'impulsion d'aller de « l'**être** » vers le « **devenir** », ou le « **devenant** ». En parvenant à comprendre que toute personne que nous connaissons au moyen de la faculté perceptive, réflexive et volitive est une personne à tout moment différente, et que précisément sa nature réelle authentique, c'est cette transformation continue, nous pouvons nous éveiller à la perception de son essence comme étant quelque chose qui « devient », en se réalisant progressivement. Cela signifie comprendre le prochain comme une entité purement spirituelle derrière ses enveloppes. Tout compte fait, cela veut dire: ressentir avec l'autre personne ce qui se produit en elle; à savoir, saisir comment s'exprime son essence spirituelle, en luttant derrière la contingence de ses enveloppes et de sa situation sociale. Quand nous considérons ce fait d'un point de vue beaucoup plus large, celui de la relation entre l'être humain et la divinité, nous pourrions le formuler ainsi: nous sortons de la région du Dieu Père, où l'être humain *est*, et en partageant les sentiments du prochain, nous entrons dans la région du Dieu Fils, où l'homme *devient*. Peut-être que ce que nous voulons dire s'éclaire quand nous nous rappelons le prologue du « Faust » de Goethe, le passage où le Seigneur dit aux Archanges :

« Et donc vous autres, authentiques fils de Dieu,
Jouissez donc, de la beauté animée et abondante.
Ce qui devient, et sans cesse agit et palpité,

Que cela vous étreigne doucement dans les bras de l'amour,
Et que ce qui se manifeste en ondoyant et fluctuant,
Vous affermisse d'idées impérissables! »

[Ou dans une autre traduction plus poétique, celle de Gérard de Nerval :

Mais vous, les vrais enfants du ciel,
réjouissez-vous dans la beauté vivante où vous nagez; que la
puissance qui vit et opère éternellement vous retienne dans les douces
barrières de l'amour, et sachez affermir dans vos pensées durables les
tableaux vagues et changeants de la création.]

Chers auditeurs: peut-être ne peut-on pas comprendre tout ce que signifie cette impulsion quand on l'écoute pour la première fois. Il sera nécessaire de la partager en la revivant et en l'appliquant à chaque fois de nouveau dans la vie quotidienne, jusqu'à ce qu'elle se vivifie en notre âme et se fortifie suffisamment pour donner des résultats dans la sphère sociale. La question surgit involontairement: étant donné que l'élément antisocial est si prononcé chez l'être humain, la réalisation de cette impulsion peut-elle être quelque chose de si simple, à première vue, voire même banale? Est-ce possible qu'il y ait ici réellement la solution à l'une des énigmes les plus profondes des problèmes majeurs de l'humanité actuelle? Et cependant, il en est bien ainsi car d'un côté l'antisocial est évidemment nécessaire pour pouvoir nous rencontrer nous-mêmes et nous former et nous affirmer nous-mêmes; d'un autre côté, nous rencontrons en cela aussi quelque chose qui « devient ». Après avoir atteint notre autonomie intérieure, au moyen de notre agir antisocial, nous pouvons reconnaître que les mêmes conditions règnent pour notre prochain. En expérimentant l'autre être comme une entité spirituelle aussi en herbe, le premier pont s'édifie d'homme à homme. C'est comme un proto-atome social; et c'est seulement à partir de ce point que nous pouvons aborder les autres indications scientifico-spirituelles qui nous expliqueront et rendront réalisable le principe social dans notre vie réflexive, affective et volitive.

Comment faire accomplir un premier pas dans le sens social à notre penser réflexif et représentatif, avec ses effets antisociaux dus à la nécessité de rester éveillés face au pouvoir endormant de l'autre Je? Nous trouvons ce premier pas quand nous ouvrons notre raison non seulement à l'autre être humain, mais aussi à sa signification sociale en face de nous. Il faut à présent assimiler sereinement quelques pensées simples avec notre conscience rationnelle, des pensées qui se réfèrent aux relations qui rendent possibles notre vie comme habitants de cette Terre. Il s'agit avant tout de ne pas les considérer comme quelque chose qui a déjà été pensé ou qui va de soi, mais de permettre qu'elles produisent tous leurs effets transcendants dans notre âme.

Dans notre époque d'économie industrielle qui se caractérise par la division du travail, notre existence sur la Terre dépend dans sa totalité du travail de notre prochain. L'alimentation, l'habillement, le logement, l'éducation, la culture, bref, tout ce que nous avons besoin et consommons, naît du travail des autres; de même que d'autres existent grâce à notre travail. En admettant cette situation dans notre penser, librement et dans toute sa transcendance, la gratitude naîtra pour le connu et l'inconnu en tant qu'acte social résultant. Celui qui ne réalise jamais dans sa conscience cet acte, ne pourra jamais être social, ni dans son penser, ni dans son acte de reconnaissance. Mais la pratique continuelle de cet acte d'autoéducation nous permet de l'étendre plus au-delà du monde humain; et de nous rendre compte de combien nous devons remercier la nature en général depuis le ciel jusqu'à la Terre et tous les êtres qui agissent en elle. Et, d'un autre côté, nous parviendrons à comprendre combien pour notre évolution psycho-spirituelle nous sommes débiteurs des autres personnes que nous avons connues et qui nous manquent encore de connaître. Même Goethe, si génialement doté, a fait savoir qu'il devait avant tout son évolution aux encouragements et dons reçus d'autres personnes.

Cette socialisation de notre penser peut s'approfondir encore plus du moment que, reconnaissants, nous concevons comment un monde spirituel invisible collabore avec nous pour mener à bonne fin notre devenir dans la responsabilité du destin, et encore plus avec notre existence humaine en tant que telle. Objectivement, nous pouvons reconnaître cela en disant: mon existence terrestre, je la dois au travail de mon prochain, ensuite ma formation et mon évolution psycho-spirituelle, je la dois aux rencontres avec d'autres personnes, et aussi à ceux qui, apparemment, me firent quelque tort. Mon existence naturelle, je la dois à la nature et à ses oeuvres, et mon existence humaine en tant que telle, à la divinité. C'est seulement dans l'assimilation de tout ce qu'on me concéda, c'est-à-dire, dans l'effort de faire mien, ce que j'ai reçu, que je trouve mon propre apport à mon devenir.

Quelle est la condition requise et indispensable pour que cette forme du penser puisse vivre dans un organisme social? La réponse à cette question, nous la trouvons dans l'exposé suivant de Rudolf Steiner: « *La socialisation peut seulement se référer à la structure extérieure de la société. Toutefois, dans notre cinquième époque postatlantéenne, cette socialisation ne peut en réalité consister qu'en la domination de notre conscience rationnelle, dans la domination de nos instincts humains antisociaux. C'est-à-dire que la structure sociale, de par elle-même, doit nous amener à la domination de nos instincts antisociaux dans la vie de réflexion. Cela doit avoir une compensation, quelque chose doit lui faire équilibre. Mais cela peut seulement s'équilibrer quand, en conformité avec le progrès de la socialisation, disparaît du monde toute subjugation dans le domaine des idées, toute violation dans les pensées d'un homme par un autre, comme cela fut justifié dans des époques antérieures. L'autonomie de la vie spirituelle doit s'établir pour cela dans le futur, en plus que d'organiser la situation industrielle et économique. Seule la vie spirituelle autonome rendra possible la relation d'homme à homme dans un sens tel*

que l'on voie dans l'autre, non pas un homme quelconque, mais la personnalité individuelle qui se tient derrière elle ».

Dans la même mesure que l'on incite la conscience rationnelle humaine à développer des énergies sociales au moyen de la vie spirituelle, une seconde éventualité surgit quant à la vie affective de l'homme. L'élément antisocial de la vie affective se produit parce que notre sympathie ou antipathie se charge de nous esquisser une image dénaturée de l'autre personne, une image que nous utilisons comme base du critère affectif pour cette personne. D'un autre côté, nous ne pouvons aucunement écarter toute sympathie et antipathie, puisqu'elles constituent le moyen d'amorcer des relations affectives avec le prochain. C'est que les sentiments présentent un double aspect: d'un côté, ils nous mettent en communication avec le prochain, ce sont des organes de perceptions, et plus encore de l'autre côté, ils motivent la subjectivisation de ce qui est perçu. L'impulsion sociale implique que nous apprenions à ne pas nous lier avec ce que nous communiquent la sympathie et l'antipathie, mais à nous appliquer de toutes nos forces à trouver le sens de l'autre personne, dans sa qualité d'entité spirituelle en chemin vers sa réalisation, en recherche d'elle-même. Car bien que moi je rattache, à une impression déterminée, ce qui attire mon attention en tant que sympathie et antipathie chez le prochain, lui, le voit, de son côté, en relation avec quelque chose de complètement différent. À présent, si je suis capable de comprendre ce que signifie la manifestation de sa personnalité pour elle-même, je commence à sentir ce qu'il ressent, lui, et à corriger de cette façon l'image trompeuse que la sympathie et l'antipathie produisirent en moi. Je ferai l'expérience que l'autre individu avec sa constitution propre, ses faiblesses, ses valeurs et son destin, est une personnalité en train de lutter à l'égal de moi.

Ce processus initial de la force sociale dans la vie affective est capable d'être élargi et approfondi. Car de la même manière que moi, au moyen de la lutte psychique pour mon existence spirituelle et morale, je me rapproche de la sphère où je peux recourir à l'aide divine, de même je pourrai faire l'expérience que tout cela vaut également pour le prochain et que celui-ci, qui est déjà mon frère, est aussi fils de Dieu. Pour cela Rudolf Steiner expliqua que les paroles du Christ citées dans Saint Marc (25, 40), pour l'époque actuelle pourraient signifier: « Ce que tu as compris concernant le plus humble de mes frères, tu l'as compris relativement à moi ».

Tandis que nous sommes en train de contempler notre nature humaine quand elle perçoit, pense et ressent, nous disposons dans une certaine mesure d'une conscience éveillée. L'une des connaissances les plus importantes de la Science Spirituelle, c'est celle qui se rapporte à la sphère volitive. Dans la vie volitive elle-même, nous sommes endormis, à savoir, inconscients. D'un autre côté nous avons pu reconnaître dans le cours de notre causerie que les processus sociaux à l'intérieur de l'être humain sont aussi des processus du sommeil. Avec ceci, les deux questions

parviennent à se toucher. La volonté humaine s'attise par trois côtés. D'un côté, nous avons les états affectifs, qui surgissent de notre organisation sous forme d'instincts, d'aspirations ardentes et de convoitises; de l'autre, nous avons ce qui impulse la volonté au moyen des motivations réflexives (réfléchies ou provenant de la réflexion, ndt). Nous avons déjà mentionné que de telles choses mènent à une conduite antisociale. Mais en troisième lieu, des sentiments existent qui peuvent influencer sur la sphère volitive. Dans ce qui se réfère au social, si nous nous rappelons le principe que la sphère affective nous procure une image correcte et une compréhension essentielle de l'autre être humain, en partageant sincèrement ses expériences, ses aspirations les plus intimes, et ses efforts les plus intenses, nous pouvons de ce point de vue faire, dans ce qui est de nature volitive aussi, un premier pas vers le développement de la force sociale. C'est un premier pas dans le sens que c'est seulement jusqu'à un certain degré que je suis capable de développer cette compréhension affective pour et avec le prochain, étant donné que je ne suis jamais en condition de pénétrer avec mon activité affective jusqu'au point où l'autre personne est une entité avec ses propres émotions et sa propre volition. Il est certain aussi qu'à l'intérieur d'elle, resurgit toujours son individualité vraie de l'élément volitif, mais la région d'où elle surgit est occulte, autant pour moi que pour la personne elle-même, dans son inconscient endormi. C'est une énigme, c'est même plus, c'est un **Mystère!** Toute tentative d'envahir la région que Rudolf Steiner (en citant une expression de Jean Paul) appelle le « **Voile Sanctissime** », en l'homme, est destinée à échouer. Aucune expérimentation psychologique, aussi moderne soit-elle, ni aucune autoanalyse, ne mène à ces enceintes (sacrées, ndt). Justement nous ne développons pas le social si nous tentons de pénétrer dans la sphère occulte du Je et de la volition, car cela signifie violer le prochain. Nous développons bien plus le social quand nous renonçons à l'invasion et maintenons « en condition de Mystère » (pour utiliser une expression de Novalis) l'essence la plus intime du prochain et respectons sa volonté comme intouchable. C'est seulement alors que nous apprendrons à attendre, dans toute relation humaine, la révélation propre à ce que l'autre personne désire selon la situation. Mais il y a toujours un moyen de se rencontrer dans la sphère du volitif; nous pouvons demander et poser des questions. Peut-être que l'autre se sentira incité par la question posée à exprimer de lui-même quelque chose de ce qui est dissimulé par son « voile sanctissime ». Au fond, notre activité volitive, ne devient seulement sociale que s'il s'agit pour nous de découvrir avec amour ce qui vit en réalité dans la volonté de l'autre personne; c'est seulement alors que nous serons dans les conditions de mettre notre volonté propre à disposition de la volonté de l'autre.

Le prochain sentira que nous l'interrogeons avec un vrai intérêt, mais il saura aussi que nous respectons sa liberté; avec une volonté active, nous nous comporterons avec lui de façon affectueuse. Comment devrait se réaliser la vie sociale sinon en nous donnant mutuellement, à nous les hommes, l'opportunité d'exprimer notre volonté? Tout autre manière constituera une violation.

Conformément à cela, nous allons nous approcher peu à peu de ces faits; la possibilité s'offre encore une fois d'un approfondissement meilleur de l'aspect religieux, car nous-autres, les hommes, avons reçu, dans la manifestation du Christ, l'archétype spirituel pour toute relation volitive d'un être vers un autre. Au fond, la manière avec laquelle Il se met en contact avec la volonté humaine c'est toujours au travers d'une question: Veux-tu te guérir?, M'aimes-tu?; ou bien la réponse à une question formulée antérieurement par l'homme, et de cette manière en faisant un don de soi à la volonté de l'homme.

On a certainement besoin d'une énergie considérable pour attendre patiemment la révélation de la volonté étrangère pour la prendre réellement en compte.

Mais cet effort naît d'une appréciation affective correcte du prochain et de la pleine conscience du Mystère du Je humain. Et autant la fraternité vraie entre les hommes, ainsi que la liberté mutuelle vraie, c'est-à-dire l'égide authentique de l'individualisme à présent comme source de l'élément social, prennent ici leur origine occulte.

C'est seulement dans la transition de l'antisocial au social au sein de l'homme individuel, au moyen de la connaissance de soi et de l'autoéducation, qu'on peut rencontrer dans notre époque de l'individualisme, la condition fondamentale requise pour la vie sociale. En accord avec la Science Spirituelle de Rudolf Steiner, on doit envisager un malentendu: qui consisterait à penser que cette exigence concerne les institutions basées dans les conditions sociales et dans l'organisme social. ***L'exigence sociale fondamentale s'adresse exclusivement à l'homme individuel.*** Mais rien, ni personne, ne peut socialiser l'homme, seulement lui-même, quand bien même avec l'aide et l'appui du prochain. Les institutions sociales ne socialisent pas l'homme, mais socialisent ce qui s'interchange entre les hommes, ce qui va-et-vient entre eux, ce que l'un fait pour l'autre. Rudolf Steiner dit: «*Établissez les organisations que vous voudrez, mais si vous n'y mettez pas des gens qui savent penser en accord avec les exigences de notre époque, les organisations en soi peuvent être excellentes ou désastreuses; les deux tourneront à l'avantage ou au désavantage selon les personnes qui les intègrent. Ce qui urge aujourd'hui, c'est que les hommes comprennent la nécessité d'être en évolution continue; ce qui déjà est parvenu à exister n'est pas l'important; vous devez en poursuivre le développement. Vous devez aussi savoir observer la situation vraie telle qu'elle est, avec des yeux bien ouverts. Mais nous sommes très peu, très très peu enclins à le faire...*»

L'exigence sociale fondamentale consiste dans l'autoconnaissance et l'autoéducation et dans le fait d'être convaincu que chacun et tous ses congénères sont des êtres en train d'évoluer. Les institutions sociales ne sont adéquates que lorsqu'elles renferment cette exigence sociale de base, de telle manière qu'elle puisse se développer en leur sein. Étant donné que l'échange d'homme à homme se déroule dans trois domaines différents, surgit l'image d'une organisation sociale qui doit

s'instituer sous une forme ternaire. La Science Spirituelle reconnaît la totalité des processus qui se déroulent entre les êtres humains comme un échange de biens. Dans le domaine économique-industriel, ce sont des biens matériels, dans le secteur spirituel, ce sont des biens spirituels, productions artistiques et formes de vie religieuse, et dans les relations mutuelles du secteur juridique il s'agit des justes processus de compensation, de droits et obligations (devoirs, ndt) dans le sens d'une égalité des droits et devoirs pour tout être humain. Ces processus, ces contenus et ces biens, sur ce qui va-et-vient entre les hommes, se réalisent de manière saine seulement quand chacun des trois domaines mentionnés détient l'autonomie d'obéir à ses propres lois inhérentes. Les biens matériels doivent se produire et s'administrer de manière fraternelle; les biens spirituels doivent se produire et se donner en liberté; les droits et obligations des relations purement humaines doivent obéir à la loi de l'égalité.

En plaçant dans les institutions sociales avec ces idées et considérations qui leur incombent, le malentendu mentionné plus haut ne surgit que trop facilement. La triple articulation de l'organisme social, dont parle la Science Spirituelle, peut seulement se concevoir sous une forme telle que jamais l'homme n'y prend part comme un objet, mais que s'organisent seulement les biens, les relations et les contenus qui vont et viennent entre les hommes: toute activité productive spirituelle, tout « aliment » spirituel, toute jouissance des fruits spirituels, doivent être libérés; mais pas l'homme, parce que seul l'homme lui-même peut s'octroyer la liberté. Il est urgent de faire le pas décisif de rendre le travail (l'ultime chose de tout ce qui est inhérent à l'homme qui est socialisé) indépendant du domaine de l'économie de telle sorte qu'il ne pourra plus s'échanger et se dédommager par l'argent, sinon à chaque fois seulement par le travail. L'ordre public aussi, en tant que troisième secteur, le secteur intermédiaire, pourra s'occuper seulement de ce qui se passe entre les hommes, parce que seul l'homme peut s'organiser lui-même. Pour cette raison, dit Rudolf Steiner: *« Il est nécessaire dans cette époque de séparer l'homme intégralement de l'ordre social. Sinon, ni celui-ci, ni celui-là, ne garderont d'intégrité. Regardez: dans le passé, il y eut des classes et des rangs sociaux, mais notre époque aspire à aller bien au-delà de ce concept. Étant donné qu'il n'est plus faisable de subdiviser les hommes en classes, on doit actuellement respecter l'homme avec tout ce qui fait partie de lui. Il faut l'incorporer dans la structure sociale de telle manière que la chose uniquement sujette à une organisation sociale soit ce qui se détache de lui... Dans l'époque Gréco-latine, l'esclavage était toutefois justifiée, une personne était le maître, l'autre était l'esclave; les êtres humains étaient répartis en classes. Dans l'époque actuelle, nous avons comme reste de ces conditions ce qui justement irrite tant le prolétariat: que sa « main d'oeuvre » soit un article commercial, autrement dit qu'elle s'organise par quelque chose d'extérieur à ce qui lui est inhérent. Cela doit disparaître. Dans la vie sociale, on ne peut organiser que ce qui ne fait pas partie de l'homme: sa situation, le lieu où il est placé; autrement dit, rien de ce qui lui est inhérent. »*

Nous obtiendrons les concepts nécessaires pour traiter le problème de l'individualisme et de la communauté quand nous comprendrons que la socialisation de l'homme doit être son propre acte libre, et que, par l'entremise des institutions, on ne peut sociabiliser que ce qui est sous forme de « bien », détaché donc d'une personne et transféré à une autre. Au moyen de la socialisation des biens et de leur échange, naît la communauté autour de nous et en dehors de nous. Ce domaine a déjà été étudié en détail avec l'aide des idées au sujet de la structure ternaire de l'organisme social. L'humanité n'a toutefois pas reconnu ni accueilli ces impulsions. À sa place, des systèmes sociaux cherchent à « sociabiliser » par la force, l'homme lui-même. C'est là que nous avons l'origine du chaos de notre époque. Mais en comprenant la situation nous découvrirons que l'autosocialisation de l'être humain dans les quatre domaines de la vie psychique (relative à l'âme, ndt): vies perceptive, réflexive, affective et volitive, est en dernière instance un problème religieux.

Nous avons tenté précédemment de voir comment le « se rendre social » de notre vie intérieure est toujours contigu au divin en nous. C'est justement sous l'égide de l'individualisme que l'homme individuel, qui est antisocial par nécessité, se tourne fraternellement vers sa rencontre avec le divin, car cette impulsion émane de la volonté divine même sous forme de l'impulsion du Christ. L'homme individuel devient social dans la mesure où le Christ commence à oeuvrer en lui. La fraternité authentique est religion, non seulement devant la Divinité, mais aussi devant le prochain et devant la nature. En regardant l'organisation sociale ternaire, on peut formuler ce qui suit: communauté en dehors de nous; individualisme en nous; et grâce au Christ en nous: fraternité, force sociale individuelle. La communauté, autour de nous ne viole pas notre individualisme, mais elle lui offre l'opportunité de se rendre socialement actif. Christ en nous, nous donne la possibilité de nous rendre toujours plus fraternels, d'assimiler et de pratiquer les forces sociales.

Nous pourrions nous imaginer ce qui se passerait si les idées de la structure ternaire prenaient racines dans un nombre considérable de personnes. Peut-être que la majorité des gens mépriserait et repousserait ou attaquerait ce groupe. Comment se sentirait ce groupe lui-même? Sur ce point, nous nous heurtons à un autre problème fondamental de la question sociale: le danger du sectarisme, qui menace tout groupement humain qui se distingue des autres par ses facteurs commun inhérents. En relation avec cette difficulté, Rudolf Steiner exprima la chose suivante: « *L'autre phénomène est le sectarisme sous quelque forme que ce soit. Il existe une tendance profonde à s'adonner au sectarisme justement dans cette catégorie de mouvements qui se consacrent au spirituel. Il n'importe pas qu'il soit le produit de groupes isolés, qui s'occupent de bagatelles inférieures de manière sectaire, ou si le sectarisme se pratique de manière ouverte, directe...*

... Chacun devrait s'examiner lui-même et se poser la question: Combien de sectarisme se dissimule encore en moi? Car l'intention de l'humanité moderne, c'est

d'expulser tout sectarisme, toute abstraction, et d'être sociale et humanitaire, et d'atteindre des critères de perspectives larges, et non étroites...

Et avant tout c'est le besoin d'avoir de plus larges horizons, une vision sans préjugés sur la réalité ».

« Nous devons parvenir à la franchise et à la sincérité de reconnaître que nous sommes engagés dans le processus social actuel et qu'il ne s'agit pas simplement de s'échapper en nous adonnant aux illusions ou autre autoduperie quelconque, mais de faire tout ce qui est à notre portée pour que le processus social intégral puisse s'assainir. Dans le stade actuel de l'évolution humaine, l'individu ne peut s'en sortir lui-même, mais doit mettre du sien pour prêter secours à l'humanité déshéritée. Au jour d'aujourd'hui, il n'est pas nécessaire que nous aspirions à être de bonnes gens, que nous nous abandonnions à rayonner de pensées d'amour vers tous les êtres humains ou choses du même genre, mais que, en nous trouvant au sein de ce processus social, nous comprenions et développons le talent d'être méchants aussi avec l'humanité méchante; non pas parce qu'il est bien d'être méchant, mais parce qu'une organisation sociale qui nécessite d'être surpassée, oblige les individus à vivre de cette manière. Nous ne devons pas nous « bourrer le mou » avec l'illusion de notre bonté et de notre probité, et nous laisser marcher sur les pieds, en nous sentant infiniment meilleurs que les autres, mais nous devons nous rendre compte de la manière dont nous sommes engagés dans l'ordre social et ne pas nous perdre en illusions. Parce que moins nous nous adonnerons aux illusions, plus surgira en nous l'élan pour collaborer à tout ce qui aide et assainit l'organisme social, pour réussir à avoir les capacités adéquates et pour nous réveiller du sommeil qui engourdit si profondément l'humanité actuelle ».

On peut assurément déduire quelque chose de remarquable de ces paroles de Rudolf Steiner: la communauté avec ce qui est autour de nous, est quelque chose qui ne vaut pas seulement là où nous sommes unis à d'autres personnes qui partagent la même façon de penser que nous, la même vision, ou avec qui nous partageons les mêmes substances spirituelles ou psychiques, mais aussi là où l'on se réfère à l'humanité globale coexistante avec nous sur cette Terre, et qui présente des intuitions et des processus que nous devons qualifier comme mauvais. Nous mettre à part d'elle, refuser de traiter avec elle, c'est cela le sectarisme. Et si Rudolf Steiner formule de façon si extrême *« que nous développons le talent d'être méchants avec l'humanité méchante »*, il enseigne la forme la plus rigoureuse d'éviter tout sectarisme et d'éviter tout genre d'égoïsme de groupe antisocial. Ici aussi l'oeil de l'être divin n'est-il pas en train de nous regarder, Lui qui s'assied à table avec les « publicains et les pêcheurs »? Qu'est-ce qui donne origine au sectarisme? N'est-ce pas toute conduite qui réclame pour quelqu'un ce qui doit être pour la communauté, comme si l'individu était par lui-même quelque chose qui dans sa condition de bien spirituel ou psychique était une communauté? Les associations religieuses, spirituelles ou idéologiques, tendent toujours au sectarisme. Mais si seulement par le « Christ en nous » nous pouvons, sous l'égide de l'individualisme, penser, ressentir

et vouloir la communauté autour de nous, s'agissant autant de l'organisme sain que du malade, en relation avec toute notre exposé la question suivante surgit pour les communautés qui naissent dans le domaine de la vie spirituelle: Qu'en est-il de la communauté spirituelle sous l'égide de l'individualisme?

Cette question nous confronte de nouveau au cadre que nous avons exposé au commencement de notre discussion, avec l'image archétype de la Pentecôte. Comment se fait-il que, d'un côté, la Pentecôte soit la fête de l'individualité libre, et de l'autre, la fête de la communauté dans la sphère de l'Esprit Saint? Prêtons de nouveau attention à la lutte intérieure que produit le changement de l'élément antisocial en nous vers l'élément social ayant pour base la connaissance et l'éducation de soi. Lorsque par la voie du penser, je procède de l'affirmation de soi à la cognition réflexive, de ce que la vie donne à l'être humain, alors ma pensée la plus profonde est la gratitude et la dévotion devant la Divinité à laquelle je dois mon vrai Je, qui déploie ses vertus en moi de la même façon que Christ opère en moi. Un poète dit de l'homme: « Ton penser le plus profond sera la dévotion qui aspire ardemment à s'immerger en Dieu ». Et si, en chemin vers le fait de ressentir l'image vraie du prochain, je fais l'expérience de sa lutte comme de celle d'une entité spirituelle qui se développe, et que je la mets en relation avec ma propre lutte, au plus profond de moi, alors, je saisis aussi le point essentiel de cette sphère affective. Alors je ressens que non seulement je dois mon vrai Je au Christ, mais j'observe comment, Lui, conformément à la Parole: « *Ce qui vous avez compris du plus humble de mes frères, vous l'avez compris de moi* », participe à tout devenir humain, autant chez mon prochain comme chez moi. Lui, passe par nos propres expériences. Christ en moi, c'est Lui qui, joint à moi, est en train de me créer en même temps. Lui qui partage mes sentiments; et la même chose survient dans le for intérieur de chaque être humain. Et lorsque d'une volonté active, je me regarde autant que je regarde le prochain, comme un Mystère, dont j'attends la révélation avec un désir ardent et un intérêt actif, je reconnais une fois encore le Christ qui m'interpelle et qui, avec intérêt, unit sa volonté à la mienne. Schiller l'exprima comme suit: « Accueillez la divinité dans votre volonté et Elle descendra de son trône dans l'univers. »

Que veut dire alors « Christ en moi », « Christ en nous » sous l'égide de l'individualisme? Cela signifie exactement que là où l'homme s'engage à pénétrer avec ses forces antisociales jusqu'au centre le plus individuel de son intériorité, il se produit en lui cette enceinte spirituelle unique, où le Christ s'unit pleinement avec le Je humain individuel. Celle-ci est la langue de feu au-dessus de la tête, et dans le cœur de l'individualité libérée, qui se rencontre elle-même avec l'aide du Christ. L'égide de l'individualité devient le signe du Christ dans le Je. Mais l'inconcevable de ce fait — et c'est aussi le Mystère du Je du Christ — c'est que, pourtant, Lui continue d'être le même Christ unique. En même temps que Lui-même révèle son

Mystère en nous, Il nous envoie l'Esprit qui, étant l'Esprit de la Vérité, nous procure l'expérience d'une communauté qui en même temps, est au dessus de nous et qui est à la fois une expérience commune à tous. C'est la communauté de ces personnes qui, en tant que membres, « ressentent le Christ en eux », dans le sens du « Credo » de la Communauté des Chrétiens. Dans cette communauté au-dessus de nous, passe le souffle vivifiant de l'Esprit Saint. Ainsi nous pouvons dire avec Rudolf Steiner : « Communauté au-dessus de nous ; Christ en nous ».

Communauté sous l'égide de l'individualisme :

Christ en nous — communauté autour et en dehors de nous dans toutes les relations sociales.

Christ en nous — communauté au dessus de nous dans toutes les relations spirituelles.

Christ en nous — communauté en dessous de nous dans toutes nos relations avec la Création, avec la nature.

Ainsi l'individu se relie au monde de trois manières bien réelles, en tant qu'être humain terrestre, comme entité « en devenir », qui se développe; dans notre époque de l'âme consciente, il dépend exclusivement de l'homme lui-même, de savoir jusqu'à quel point il veut collaborer au perfectionnement de ces relations.

Seul, l'homme individuel pourra s'intégrer avec compréhension et liberté à l'ordre inhérent à la communauté, conformément à ses capacités individuelles.

Et l'expérience de la Pentecôte resurgira à chaque fois et sera, comme le formule Rudolf Steiner : *Pentecôte Universelle*.